

LES BAS-FONDS

Interview de Denise Gilliard

Ce film raconte l'aventure d'une trentaine d'exclus jouant une pièce de Gorki dans un théâtre prestigieux. A vos yeux, que montre cette expérience ?

Qu'il est possible de réaliser un travail de qualité avec des gens considérés comme difficilement réinsérables. Ce qu'on voit, ce sont des gens de la rue qui deviennent de très bons acteurs. Le film les suit de la première prise de contact avec le metteur en scène Serge Sándor à la dernière représentation publique au Théâtre national de Chaillot, à Paris. Et vous verrez qu'en un an, ils se métamorphosent. Il est frappant de voir à quel point, au fil de l'année, l'activité théâtrale leur rend une identité et une bonne dose de confiance en eux. Cela se voit même physiquement: au début, la plupart d'entre eux ont des problèmes de vue, de diction, de dentition. En cours de route, ils achètent des lunettes ou se font faire des dents. Ils retrouvent l'envie de communiquer, de s'intégrer à un groupe. Et le résultat est un vrai succès, alors qu'il s'agit d'une pièce exigeante, difficile à monter, même avec des acteurs professionnels. De plus, le contenu renvoie ces sans abris à leur propre vécu : " Les bas-fonds ", pièce écrite par le Russe Maxime Gorki au début du siècle, met en scène des personnages qui dorment dans un asile de nuit et vivent dans une précarité totale.

Comment vous est venue l'idée de filmer ce projet théâtral ?

J'ai rencontré Serge Sándor en 1981 au Mexique, où il montait des pièces de théâtre dans les prisons ; je l'ai retrouvé en Suisse, à Bochuz, où il faisait la même chose en 1989. Nos démarches sont similaires. Dans tous mes films, je donne aussi la parole à des exclus : un détenu, d'anciennes punks, des chiffonniers Emmaüs. Quand Serge m'a parlé de son projet, il correspondait à une envie que j'avais depuis longtemps, celle de travailler avec des sans abri. Or il est difficile de les aborder et de les rencontrer avec une certaine régularité. Les répétitions allaient me permettre de les approcher dans un contexte où ils existent en tant qu'individus, et de les filmer dans la durée. C'est important : les plus beaux documentaires, pour moi, sont ceux qui relatent des histoires humaines dans la durée.

En un an, vous avez dû accumuler les bobines ?

Nous n'avons pas tout filmé ! Nous nous sommes rendus régulièrement sur place, aux moments qui nous paraissaient les plus significatifs. La difficulté, surtout, c'était que les personnages n'étaient pas là pour le film, mais pour la pièce. Nous devions nous effacer pour les capter. L'équipe de tournage était donc réduite à trois personnes, munies d'un matériel vidéo léger. C'est un film qui colle à la réalité. Non seulement celle des répétitions, mais aussi leur univers - la rue, les lieux d'hébergement - dans lequel nous avons fait quelques incursions. Mais c'est vrai que le matériel filmé est très riche, les choix de montage n'ont de ce fait pas toujours été faciles.

D'où vous vient cet intérêt pour les exclus ?

Le fait qu'on les cache, particulièrement en Suisse. Les exclus témoignent des dysfonctionnements de la société. Or on voit et l'on entend souvent des experts qui parlent de l'exclusion, qui réfléchissent, qui analysent. J'ai toujours voulu saisir la réalité de plus près. Entendre les exclus eux-mêmes, les premiers concernés. Comprendre ce qui les fait survivre - c'est peut-être à la base de ce qui nous fait tous vivre. De plus, ces gens me touchent par leur fragilité.

Le film s'arrête à la dernière représentation de la pièce. Et après ? Savez-vous ce que les acteurs sont devenus ?

La démarche de Serge Sândor est prolongée par un accompagnement social qui n'est pas le propos du film. Ce documentaire se concentre sur une aventure théâtrale très particulière. Mais j'ai revu les acteurs un an après au moment du prévisionnement du film. Sept ou huit d'entre eux ont retrouvé un emploi stable alors qu'ils n'avaient plus travaillé depuis cinq ou dix ans. Deux sont restés dans le théâtre, un régisseur et une costumière. Un autre a trouvé l'énergie de créer sa petite affaire de vendeur de crêpes ambulants. On peut encore citer un ancien photographe qui a réussi à redémarrer dans son métier. Quelques autres n'ont pas trouvé d'activité rémunérée, mais tout de même un rôle social : deux sont bénévoles dans un centre d'hébergement de SDF, un troisième est toujours sans abri, mais il chante dans une chorale qui fait des tournées mondiales !

Ce que cela démontre, c'est qu'on peut, en un an, rendre une identité et une dignité à des gens qui les ont perdus depuis des années. Il ne faut pas grand-chose ! Cette expérience m'a d'ailleurs donné envie d'aller plus loin. J'ai créé en Suisse une association appelée " Rebond'Art ", qui a pour but de mettre en place des projets culturels destinés à des personnes démunies. Ces personnes, on les voit peu, mais des villes comme Genève ou Lausanne comptent tout de même des centaines de sans domicile fixe. Et leur nombre a tendance à augmenter.

N'y a-t-il pas un danger à faire vivre à des personnes démunies une expérience aussi médiatisée et aussi extraordinaire que celle-ci ?

Si bien sûr, d'autant plus qu'après les représentations chacun d'entre eux retrouve l'anonymat et la plupart la rue. Il faut donc être honnête et très clair dès le départ en leur disant qu'ils ne deviendront pas acteurs pour autant. Mais faut-il s'interdire de vivre une histoire d'amour sous prétexte qu'elle risque de se terminer un jour ? Ou faut-il éviter de prendre des vacances sous prétexte que la reprise du travail va être dur ? Je ne crois pas. Chacun d'entre eux gardera cette expérience en mémoire comme une réussite dans leur vie, un beau souvenir, une chance. Il ne faut pas se priver de vivre sous peine que l'on risque de souffrir.

De quelle manière a été montée la production du film ?

Pierre-André Thiébaud avec lequel j'ai souvent co-scénarisé a tout de suite été intéressé à produire le film. Nous avons dès le départ obtenu un soutien de l'Office Fédéral de la Culture, mais malheureusement la Télévision Suisse Romande n'est pas entrée en matière. A leurs yeux, le sujet était trop français. Il est très difficile de financer un film sans l'appui de la SSR - idée suisse. Nous avons donc hésité à faire le film. Mais après réflexion, nous avons converti le problème du manque d'argent en un atout : la liberté. Sans chaîne de télévision, nous n'avons pas à faire agréer le film par des tiers, ni à correspondre à une case de diffusion imposée. Finalement, c'est grâce aux techniciens et aux studios avec lesquels nous avons collaboré que la production a été possible. Tous ont accepté de mettre en participation une partie de leur salaire. Par la suite, des chaînes de télévisions françaises se sont intéressées au film. Car la pièce a eu un grand succès et de ce fait a été extrêmement médiatisée. Mais notre projet était trop avancé pour que nous revenions en arrière et que nous acceptions des contraintes de délai, de style et de minutage. Jusqu'au bout, nous avons donc travaillé quasiment sans argent, mais en profitant de notre liberté. J'ai par exemple pris un an pour le montage du film. Sans y travailler tous les jours bien sûr, d'autant plus que j'ai eu un enfant à cette période, mais en m'accordant du vrai temps de réflexion et de création, ce qui est un luxe non négligeable.